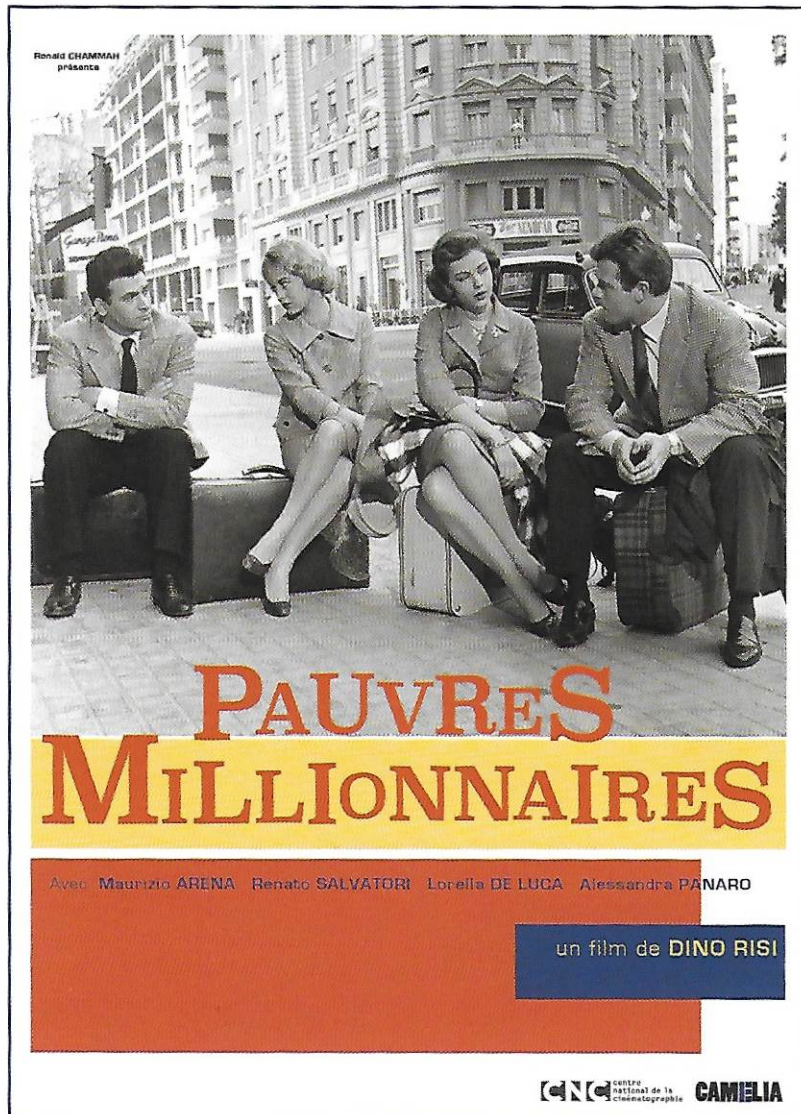


Les films du Camélia  
présente



Un film inédit de **DINO RISÌ**  
Sortie le 3 août 2016



TOURNOI

sorties

# Pauvres millionnaires de Dino Risi

Le voyage de noces contrarié de deux jeunes couples romains. En 1959, l'un des maîtres de la comédie italienne affinait déjà son style et son regard cruel sur ses personnages.



**D**ino Risi (1916-2008), l'un des maîtres de la comédie (à l'italienne, a réalisé plus d'une cinquantaine de films, loin d'être tous des chefs-d'œuvre. Bourgeois désargenté, fils d'un médecin mort jeune (et qui avait bien connu Mussolini pendant la Première Guerre mondiale), Risi avait entamé des études de médecine et de psychiatrie pour complaire à sa mère. Il lui fallut des années pour passer de la critique au métier de scénariste, puis à celui de réalisateur, sans qu'il lui reconnaisse, du moins publiquement, la moindre importance. Ses meilleures œuvres sont plutôt tardives : *Le Fanfaron* (1962), *Au nom du peuple italien* (1971), *Parfum de femme* (1974), certains sketches des *Monstres* (1963) et des *Nouveaux Monstres* (1977), etc.

*Pauvres millionnaires* est un film intermédiaire dans sa filmographie. Il ne possède pas encore la qualité de cruauté, de précision et de cynisme

de ses meilleurs films, mais il manifeste déjà un talent évident pour le récit. Il suffit d'ailleurs de lire les mémoires de Risi, publiées en français en 2014 (*Mes monstres*, aux éditions de Fallois/ L'Age d'homme – lecture hautement recommandée même s'il ne s'y montre pas toujours sous son meilleur jour), pour s'esclaffer devant son style, son ironie, sa capacité à transformer n'importe quel individu réel (membres de sa famille, multiples maîtresses, réalisateurs et amis acteurs) en personnage ridicule d'une comédie folle, fantasque, bien tenue narrativement, avec un fond de provocation pudique et de mélancolie (comme toutes les personnes très âgées, il avait vu mourir la plupart de ses amis), qui le sauvait d'une misanthropie de classe.

Dans *Pauvres millionnaires*, il raconte l'histoire de deux jeunes couples d'amis romains (avec l'acteur Renato Salvatori, dont la carrière montait en puissance après *Le Pigeon* de Mario Monicelli et avant

*Rocco et ses frères* de Luchino Visconti) censés partir en voyage de nocces à Florence. Ils n'y parviendront jamais, au prix d'allers et retours sans fin qui les ramènent à la capitale... Ils finissent par se retrouver enfermés dans leur futur appartement, qui est inachevé. Mensonges, quiproquos, parents grotesques, *Pauvres millionnaires* décrit une société en pleine mutation, passant des habitations encore populaires de la piazza Navona aux cités de banlieue trop vite et mal construites.

**Ce n'est pas un film génial, mais mieux, c'est un film léger, piquant**, une glace acidulée à déguster un après-midi de canicule. Ajoutons que la restauration récente du film par la cinémathèque de Bologne rend justice à la magnifique photo du grand chef opérateur Tonino Delli Colli.  
**Jean-Baptiste Morain**

**Pauvres millionnaires** de Dino Risi, avec Maurizio Arena, Renato Salvatori (lt., 1959, 1 h 35, **reprise**) en salle le 3 août

## Le choix du cinéophile

### **Pauvres millionnaires, de Dino Risi**

Tout commence par le voyage de noces désastreux de deux couples en route pour Florence. Les deux mecs ratent le train dans lequel se sont installées leurs épouses. Elles descendent à la première gare et voient, quelques minutes après, passer devant elles leurs maris, à bord d'un express qui fonce sans s'arrêter... Après l'installation du quatuor, à Rome, dans des appartements voisins, le film dévie curieusement vers du burlesque social : à la suite d'un choc sur la



tête, Salvatore (Renato Salvatori) perd la mémoire et la boule. Il devient l'amant de l'excentrique patronne d'un grand magasin (Sylva Koscina) où travaille son beau-frère (Maurizio Arena). Le « pauvre » devenu « millionnaire » se révèle un petit chef fat et odieux, ce qui permet à Dino Risi de mener allègrement une comédie à la Molière sur les tréfonds de l'âme humaine (Risi était fils de médecin et lui-même psychiatre)... Jolie idée romantique, tout de même : Salvatore, toujours amnésique, retombe, sans la reconnaître, amoureux de son épouse... Tourné en 1959 et demeuré inédit en France, nul ne sait pourquoi, le film brille par son inventivité et son élégance. C'est la dernière œuvre encore « mineure » d'un cinéaste qui, très vite, passera à la vitesse supérieure. Au point d'aligner, au tout début des années 60, trois réussites splendides : *Une vie difficile* (1961), *La Marche sur Rome* (1962) et le génial *Fanfaron*, avec Vittorio Gassman et Jean-Louis Trintignant (1963).

— **Pierre Murat**

| *Pauvres millionnaires*, de Dino Risi | En salles



## Le Canard Enchaîné



*Les films qu'on peut voir  
cette semaine*

### **Pauvres millionnaires**

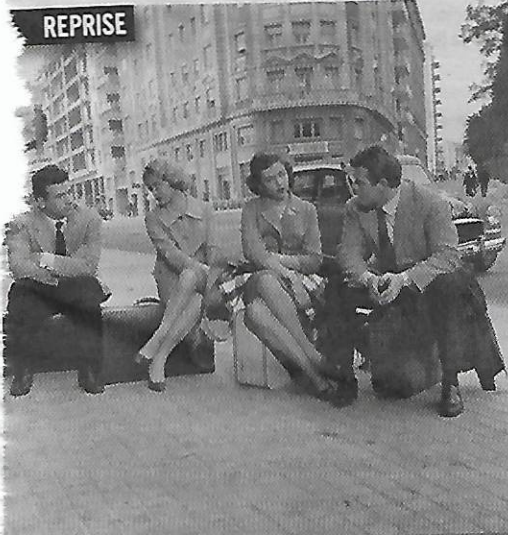
De Rome, deux jeunes couples partent en voyage de noces pour Florence, mais les hommes se trompent de train puis ratent leurs épouses à Florence. Ils se retrouvent ensuite dans un appartement qui n'est pas prêt, tandis que l'un des maris, frappé d'amnésie, se laisse embarquer par une dame de la haute...

Resté inédit en France, ce film de 1959 de Dino Risi décline le quiproquo sous toutes ses formes et explore l'art de la maldonne, avec des personnages forcés de jouer la comédie dans la comédie. Le ton peut sembler naïf, mais il émane un tel entrain, un charme si tendre de ces facé-

ties... Avec une charmante  
pirouette amoureuse à la fin !

- D. F.

REPRISE



## PAUVRES MILLIONNAIRES

On ne saurait trop vous conseiller de vous rendre en salles pour voir « Pauvres millionnaires », dernier volet d'une trilogie consacrée à la jeunesse romaine de la fin des années 1950. Après « Pauvres mais beaux » (1956) et « Beaux mais pauvres » (1957), le réalisateur italien Dino Risi, alors au début de sa carrière, poursuit en 1959 dans le registre de la comédie truculente, pleine de quiproquos et de fantaisie. On y suit les dernières (més)aventures de Salvatore (Renato Salvatori, incroyable) et Romolo (Maurizio Arena), deux amis inséparables issus des milieux populaires de Rome. Ces fanfarons, insouciants et un brin immatures, viennent de se marier. Pour leur voyage de noces, ils décident d'emmener leurs épouses à Florence. Mais une série d'incidents les bloquent à Rome, où les deux couples doivent cohabiter dans un appartement sans fenêtres. Renversé un soir par une voiture, Salvatore se retrouve alors amnésique, incapable de reconnaître sa femme et ses amis... Avec cette comédie pétillante et endiablée, Dino Risi dresse un tableau sociologique à la fois tendre et ironique de la jeunesse italienne de cette époque. Brillant et jubilatoire ! ●

W.B.



Les Films du Camélia distribuent en salles mercredi 3 août un long métrage de Dino Risi inédit en France, *Pauvres Millionnaires* (*Poveri milionari*, 1959), troisième partie de la série de comédies populaires initiée par *Pauvres mais beaux* et *Beaux mais pauvres* en 1957, entreprise en raison du formidable succès des deux premiers films.

On y retrouve Risi et les duettistes Massimo Franciosa et Pasquale Festa Campanile (futur réalisateur) au scénario, ainsi que la plupart des membres des équipes technique et artistique déjà présents sur *Pauvres mais beaux*.

Dans *Pauvres mais beaux* deux jeunes dragueurs romains, Salvatore et Romolo se disputaient la même fille, puis finissaient par s'intéresser à leurs sœurs respectives. Au début de *Pauvres Millionnaires* les deux compères enfin mariés et devenus beaux-frères partent avec leurs moitiés en voyage de noces à Florence. En raison des maladresses de Salvatore et d'actes manqués à répétition le départ en train tourne au désastre et les jeunes mariés ratent complètement leur escapade matrimoniale.

Les jeunes héros de *Pauvres millionnaires* apparaissent dès la séquence initiale comme des enfants mal dégrossis à peine sortis du giron familial et lancés de façon hasardeuse dans le monde des adultes. Leur installation dans un appartement moderne en banlieue, loin de leurs parents habitant Piazza Navona, au cœur de Rome, confirme cette impression. L'appartement situé à un rez-de-chaussée dans un immeuble en construction se révèle invivable, sans fenêtres ni meubles et en pleins travaux. Plus encore que dans les films précédents Salvatore est présenté comme un véritable empoté, gaffeur et incompetent, suscitant la consternation de son épouse et de son meilleur ami à chacune de ses initiatives. Avec ce troisième film Risi et ses coscénaristes changent de registre. Ils atténuent la chronique sociale et l'étude de mœurs – toujours présentes – pour amplifier les effets comiques, les quiproquos et les gags burlesques. Le coup sur la tête qui provoque l'amnésie de Salvatore ne le rend pas plus intelligent mais lui permet en quelque sorte de traverser le miroir et de découvrir la haute société, passant du statut de petit employé à directeur du grand magasin où il travaillait avec son ami Romolo. Ce postulat improbable rompt avec le néoréalisme rose et se rapproche de la fantaisie des comédies américaines. Risi enchaîne les situations irrésistibles nées du décalage permanent du comportement lunaire de Salvatore propulsé dans l'univers luxueux de l'aristocratie industrielle de Rome, tandis que Romolo continue à patauger dans la mouise. Les problèmes d'argent, de logement, les désillusions professionnelles... Risi parle encore de la société italienne et des problèmes des nouvelles générations, mais il le fait sans se prendre au sérieux ni appuyer ses intentions satiriques. *Pauvres Millionnaires* permet à Renato Salvatori de donner libre cours à sa verve comique dans le rôle de Salvatore, avec un festival de mines ahuries. Dans ce troisième film de la série Renato Salvatori se détache enfin de ses camarades, s'empare du devant de la scène. Sylva Koscina, toujours aussi séduisante, est très drôle en héritière farfelue qui s'amourache de Salvatore. *Pauvres Millionnaires* vient clore la période inaugurale de la filmographie de Risi, légère et insouciant, avant que le réalisateur n'exprime sa mélancolie ou sa cruauté dans des comédies grinçantes (*Le Veuf*, réalisé la même année) ou des drames plus intimes (*L'Inassouvie* en 1960, son premier chef-d'œuvre). C'est un feu d'artifice d'humour et d'énergie, une comédie sans prétention mais où l'on ne s'ennuie jamais, et qui possède un charme fou. C'est surtout un film où l'on sent constamment le plaisir qu'on put prendre ses auteurs et ses acteurs sur le tournage, et aux différentes étapes de sa fabrication. **Un plaisir communicatif, demeuré intact, et que l'on peut enfin partager et savourer cet été dans les salles obscures. Mieux vaut tard que jamais, et bravo pour cette initiative qui réjouira les amoureux de la comédie italienne.**

*Olivier Père*





## L'HISTOIRE

Jeunes mariés, les couples d'amis formés par Anna Maria et Romolo d'un côté, et par Marisa et Salvatore de l'autre, partent en voyage de nocces pour Florence, mais une série d'incidents et de malentendus les ramène bien vite à leur point de départ : Rome. Là, ils décident d'emmenager dans leur appartement flambant neuf, mais se rendent compte que les travaux n'y sont pas terminés. Enfin, Salvatore est victime d'un choc au crâne qui lui fait perdre la mémoire : il fait alors la rencontre d'Alice, une riche aristocrate qui lui confie immédiatement la direction de l'un de ses grands magasins, celui où Romolo travaille. De son côté, Marisa va tout entreprendre pour essayer de reconquérir son jeune époux...

## ANALYSE ET CRITIQUE

A la fin des années 50, Dino Risi n'est pas encore un grand cinéaste : il a quelques réussites à son actif, aussi sympathiques et mineures que **Le Signe de Vénus** (1953), mais ce n'est qu'à partir du tout début des années 60, avec l'épanouissement d'un registre très spécifique de comédies satiriques (d'aucuns diraient « à l'italienne », mais Risi lui-même récusait l'expression), que son style s'épanouira de manière décisive, par exemple avec l'accomplissement successif, en 1962-63, de titres aussi importants que **Le Fanfaron**, **La Marche sur Rome** et **Les Monstres**.

A la fin des années 50, toutefois, Dino Risi peut s'enorgueillir d'être déjà un cinéaste populaire, en tout cas d'avoir déjà connu de grands succès : après qu'il a clos la trilogie des **Pain, amour...** en 1955 (**Pain, amour, ainsi soit-il**, en couleurs et avec **Sophia Loren**), le triomphe public de **Pauvres mais beaux**, en 1956, a en effet très vite incité la Titanus à mettre en chantier des suites, d'abord dès 1957 avec **Beaux mais pauvres** (tout autant plébiscité par le public) puis en 1959, donc, avec **Pauvres millionnaires**.

Précisons-le d'emblée : s'il s'agit donc bien du dernier épisode d'une trilogie, il n'est nul besoin de connaître les deux opus précédents pour découvrir **Pauvres millionnaires**. Le film ne sollicite jamais de manière essentielle des événements survenus dans les films antérieurs (l'actrice principale des deux premiers épisodes, la délicieuse Marisa Allasio, ayant pris sa retraite des écrans en 1958, son personnage n'est même pas mentionné dans ce film-ci) ; les éventuels seconds rôles faisant leur retour sont suffisamment bien caractérisés pour qu'on puisse les identifier sans nouvelle présentation ; et – surtout – la première partie du film est à ce point enlevée et dynamique qu'elle nous plonge d'emblée dans le bain : **Pauvres millionnaires** attaque en effet sur un tempo de comédie burlesque virevoltante, décrivant les rocambolesques péripéties liées au voyage de nocces de deux couples de jeunes mariés en enchaînant quiproquos, coïncidences fâcheuses ou retournements de situation avec une vivacité pour le moins réjouissante. La cadence du film s'adoucit ensuite, mais cette introduction a au moins le mérite, d'un côté, de permettre aux amateurs des deux premiers épisodes de retrouver avec franc plaisir un cadre familier, et d'un autre, de caractériser avec une vraie efficacité les personnages principaux pour ceux qui ne les connaîtraient pas : il suffit par exemple de quelques gaffes et mimiques ahuries à **Renato Salvatori** (déjà admirable,



l'année précédente, dans le rôle de Mario dans **Le Pigeon**) pour incarner le maladroit Salvatore, qui va dans cet épisode-ci assez largement emporter le morceau.

Déjà co-écrits par **Massimo Franciosa** et **Pasquale Festa Campanile** (important duo de scénaristes, également crédité, à l'occasion, chez **Elio Petri** ou **Luchino Visconti** – chacun d'entre eux passera à la réalisation dans les années 60, pour quelques réussites notables), les deux premiers épisodes pouvaient éventuellement s'inscrire dans le registre (un peu empirique) du « néoréalisme rose » : ancrés dans un contexte social fort, ils tenaient de la comédie de mœurs, et un équilibre s'y opérait entre une forme de bienveillance (à l'encontre de personnages attachants malgré leurs défauts) et une inclinaison, un peu en sourdine, pour la satire sociale (sur la petite mesquinerie ou la lâcheté quotidiennes, sur le conformisme social...). **Pauvres millionnaires** évolue évidemment dans un registre proche, mais privilégie essentiellement sa fibre comique, volontiers plus burlesque. Le film est ainsi assez drôle, très enlevé, habité d'une énergie toute transalpine, si l'on peut dire, et certains quiproquos, pour attendus qu'ils soient, font indéniablement leur effet. Mais les excès burlesques atténuent parfois la précision de la description sociale : on peut, par exemple, peiner à croire à la soudaine ascension sociale de Salvatore, instantanément intégré au cœur de la vieille aristocratie romaine... De la même manière, la légèreté d'ensemble, à la limite de la désinvolture, fait parfois que l'on peine à s'impliquer pour les personnages (après tout, tout cela finira bien par s'arranger...) ou que les quelques élans d'amertume ou de bizarrerie (ce type qui vient prendre un bain chez Alice tous les jeudis soir !?) peinent à produire leur effet.

Pour autant – et comme c'est si souvent le cas pour le cinéma italien, en particulier comique – le film offre, à sa manière, un passionnant instantané de son époque. Dans le courant des années 50, l'Italie connaîtra un boom économique sans égal, notamment suscité par l'afflux massif de capitaux américains. La société changera, profondément, et c'est d'ailleurs en partie la soudaineté de ce « miracle » économique qui expliquera, au strict point de vue cinématographique, des phénomènes simultanés aussi divers que la fin subite du néoréalisme tel qu'il était né (le public, aux préoccupations plus légères, se tournant vers la comédie), l'essor colossal de la production (favorisant en conséquence l'émergence de nombreux cinéastes), ou le développement de la collaboration avec Hollywood. Pour une génération entière de jeunes gens élevés durant la guerre, il s'agissait là d'une période d'innombrables opportunités, et les choses allèrent probablement pour eux trop vite – la fin des années 60 puis les années 70 firent ensuite office de violent retour de bâton. Aussi badine ou insouciant soit son approche, la trilogie des **Pauvres** ne décrit en réalité rien d'autre que cette jeunesse immature, gentiment irresponsable, dépourvue de ces codes sociaux que leurs aînés auraient, de toute façon, été bien en peine de leur transmettre compte tenu de l'évolution rapide de la société. Mais la petite nouveauté de ce troisième épisode se trouve, presque sans le vouloir, dans la question du modèle de cette jeunesse, qui s'évertue, un peu absurdement, à vouloir « fare l'americano », comme le chantait à la même époque Renato Carasone dans son plus célèbre **tube**.

Après leurs déboires ferroviaires, nos jeunes tourteraux emménagent donc dans un appartement moderne en banlieue – où, d'ailleurs, d'autres mésaventures les attendent. Là, entre autres disputes, se pose la question du choix de la couche conjugale : à son époux stupéfait qui lui demande la raison des lits séparés, la jeune mariée rétorque que c'est pour faire « comme en Amérique ». Il lui demande alors si elle est américaine, ce à



quoi elle répond que « ça fait plus moderne », en ignorant manifestement la tradition puritaine qui peut se cacher derrière... Par la suite, l'essentiel de l'intrigue se situera dans les grands magasins désormais dirigés par Salvatore (lequel aime à dicter ses courriers, depuis son bureau, vêtu d'un costume d'Indien d'Amérique...), d'immenses espaces commerciaux aux rayons infinis, avec escalators, enseignes lumineuses et modèles dans la vitrine... Enfin, on peut citer comme dernier exemple la scène où Romolo, Marisa et Annamaria prennent Alice et Salvatore en filature : comme de bien entendu, le rendez-vous galant se tient... au drive-in, spécificité culturelle américaine s'il en est... Nos jeunes gens font « comme », reproduisent ce qu'ils voient (ou imaginent) des Etats-Unis, en négligeant les spécificités de leur propre culture italienne.

Si nous étions excessifs (et nous allons volontiers l'être), on pourrait en réalité étendre ce constat, relatif aux protagonistes du film, au film lui-même. Expliquons-nous : dans ce troisième épisode, Dino Risi et sa doublette de scénaristes délaissent un tant soit peu ce qui rattachait la série au néoréalisme rose, donc indirectement au caractère spécifiquement italien de leur œuvre, pour aller voguer vers d'autres rivages : la première partie, dans le train, pourrait renvoyer à un certain héritage du burlesque américain (on pourrait quasiment reculer jusqu'au muet), mais, plus encore, tout ce qui tourne autour de la reconquête, par Marisa, de son amnésique de mari, fait irrésistiblement penser à des mécanismes propres à une certaine tradition de la screwball comedy (on pourrait même aller jusqu'à mentionner le registre très spécifique de la « comédie du remariage » chère à Stanley Cavell) : quelque part entre celle d'une comédie mettant en scène Myrna Loy et William Powell, ou encore Irene Dunne et Cary Grant, l'intrigue repose sur des ressorts qui font prioritairement penser au cinéma américain. Comme si, à l'instar de leurs personnages, les auteurs du film avaient voulu faire « comme » (en moins bien, cela va sans dire)... Cette remarque, pour sévère qu'elle soit, n'est pas totalement gratuite : dans les années 50, d'autres cinéastes transalpins, amenés à être aussi fondamentaux que Dino Risi dans le grand parcours de la comédie italienne, avaient eux aussi fait leurs armes dans des œuvres qui semblaient, très clairement, sous perfusion yankee : dans ces mêmes pages, on a par exemple déjà mentionné des films comme **Traqué dans la ville** de **Pietro Germi** ou **La Traite des blanches**, de **Luigi Comencini**, explicitement inspirés par le film noir américain...

Au début de cet article, on a affirmé qu'au moment où il tournait **Pauvres millionnaires**, Dino Risi n'était pas encore un grand cinéaste. Comme Comencini (**La Grande pagaille**) ou Germi (**Divorce à l'italienne**), c'est probablement lorsqu'il se mettra, au détour de ces années 1960 ou 1961, à assumer totalement l'"italianité" de son style, à définir un style qui, détaché des codes ou des motifs venus de l'autre côté de l'Atlantique, allait porter l'empreinte profonde de ce qui se jouait alors, au niveau créatif, dans son propre pays, qu'il allait pleinement atteindre le statut. La preuve est dans les films qui suivront immédiatement **Pauvres millionnaires : L'Inassouvie** (1960) puis, plus encore, **Une vie difficile** (1961), l'un de ses plus grands chefs d'œuvre. Au moment où il tourne **Pauvres millionnaires**, Dino Risi n'est pas encore un grand cinéaste. Mais il l'est presque. Et, au-delà du plaisir immédiat, indéniable mais mineur, provoqué par cette comédie enlevée, c'est en partie dans ces germes que se trouve l'intérêt de ces **Pauvres millionnaires**.

*Antoine Royer*





Tout commence par des transports amoureux, forcément contrariés : le train qui emmène les deux couples de jeunes mariés de Rome à Florence pour leur voyage de noces part sans les époux, retardés par un quiproco sur le quai de la gare. Les deux « latin lovers », l'un brun (Maurizio Arena) et l'autre blond (Renato Salvatori, le futur faux frère de Rocco/Delon), ont déjà joué les jolis cœurs dans *Pauvres mais beaux*, réalisé trois ans plus tôt, et qui plut beaucoup au public italien de l'époque. Comédies de l'amour contrarié par la misère, et d'une génération qui bute sur la première marche d'une société de consommation injuste, *Pauvres millionnaires* rouvre le dossier de la jeunesse qui rêve d'habits neufs dans une Italie moderne. Mais elle se heurte à une réalité compliquée : les tourtereaux n'ont pas les moyens de leur ambition petite-bourgeoise, et les fenêtres de leur premier nid d'amour devront attendre leurs carreaux, trop coûteux... Dino Risi était peu enthousiaste à l'idée de tourner cette comédie, qui devait renouveler le succès populaire et commercial de *Pauvres mais beaux*, immédiatement suivi de *Beaux mais pauvres* l'année suivante. Déjà las, peut-être, de moquer l'incapacité de la jeunesse de son pays à s'adapter au monde nouveau de l'après-guerre : puérils jusqu'à l'absurde, les personnages de *Pauvres millionnaires* sont encore ceux de la farce attendrie, ils rêvent de richesse mais ne récoltent que les embrouilles. Moins étincelant et charismatique que le couple Trintignant/Gassman du *Fanfaron*, tourné trois ans plus tard, celui que forment Romolo et Salvatore est encore pétri de bonne naïveté. Et les ressorts comiques qui font avancer la machine sont pareillement, au regard de l'œuvre à venir, plus proche de la facétie des *Vitelloni* que du cynisme et de la noirceur du *Fanfaron*.

De l'échangisme

Dino Risi n'en est pas à sa première comédie, loin de là, lorsqu'il tourne à Barcelone le dernier volet de cette trilogie romaine. La dérision et l'ironie, qui feront des *Monstres* et de *La Femme du prêtre* (un chef d'œuvre trop rare sur nos écrans !) des films aussi hilarants que cruels, sont encore à cette heure empreints d'un comique assez enfantin et surtout de nostalgie : les grands gamins dont l'émancipation est toujours empêchée finissent dans les jupons maternels, et le final Piazza Navona, après l'âpre grisaille des faubourgs, c'est un peu le retour à une *dolce vita* perdue. Inédit en France, *Pauvres millionnaires* montre l'envers du décor d'une vie nouvelle et urbaine, mais qui reste fondée sur la bonne vieille loi de l'argent, et de la



puissance arbitraire qu'il procure : d'un coup d'un seul, le jeune écervelé licencié par son employeur revêt le costume du patron atrabilaire et capricieux, et c'est un autre personnage qui existe à l'écran. Dans un scénario sans grande nuance (ce n'est pas son affaire), Dino Risi ne moque pas seulement les rêves de confort de la jeunesse – le gag de la « femme-vitrine » dans son univers ménager vaut le détour – et le ridicule d'une bourgeoisie qui se rêve aristocrate ; il n'a de cesse de rappeler que dans ce nouveau monde seule la loi du troc fait vraiment foi. Ainsi de ce pauvre hère que joue le jeune Salvatori, qui a échangé sa veste contre celle, mieux fournie, de son beau-frère, et qui peut tout d'un coup « oublier qu'il est pauvre ». Ainsi de la riche héritière qui voudrait échanger son destin contre un autre et « savoir ce qu'est une vie de pauvre » : la grande affaire n'est pas de mener sa vie, comme on mène sa barque, mais de la refaire. Dino Risi oppose à ses personnages la loi du quiproco permanent pour les faire avancer dans un monde qui n'est pas le leur ; Mastroianni prêtre lubrique ou Gassman aveugle irascible auront certes une autre épaisseur que le jeune Salvatori de *Pauvres millionnaires*, mais tous partagent ce désagrément de n'être pas bien là où ils sont. Un argument bien banal, dirait-on, mais qui colle à l'humour tellement chagrin du pessimiste Dino Risi.

***Max Robin***



*Un Dino Risi débutant signe cette comédie alerte et plaisante.*

**L'argument :** Romolo, Salvatore, Annamaria et Marisa, en voyage de nocces, doivent rejoindre Florence. Mais une série d'incidents les bloquent à Rome, dans un appartement sans fenêtres.

**Notre avis :** Après *Pauvres mais beaux* et *Beaux mais pauvres*, *Pauvres millionnaires* clôt une trilogie de la jeunesse romaine dans laquelle Dino Risi, loin encore de sa verve féroce à venir, filme avec tendresse des êtres entrant avec difficulté dans l'âge adulte. Il choisit le registre de la comédie légère, pleine de quiproquos et de fantaisie : deux couples donc, qui ratent leurs trains, leurs lunes de miel, leur appartement. L'un de ces jeunes fous, Salvatore, le plus benêt, se fait renverser et perd la mémoire. Un concours de circonstances le rend directeur du grand magasin dans lequel travaille l'autre homme, Romolo. Il a tout oublié, dont sa femme, Marisa, qui va entreprendre sa reconquête.

Le scénario écrit à trois est vif, joyeusement troussé et repose sur un étroit réseau de correspondances : les filatures, les coups sur la tête, la bague nommée puis offerte, c'est un ensemble d'échos qui densifient une histoire invraisemblable mais d'une verve constante. Malgré quelques écarts dans d'autres registres (le non-sens avec ce personnage qui vient prendre un bain le jeudi ou la comédie sentimentale), le film repose surtout sur l'humour gentil, inoffensif pour l'essentiel ; certes Risi égratigne au passage les caprices des riches, mais on rit (ou sourit) de situations amusantes ou du nombre ahurissant de quiproquos. Tout n'est pas drôle et le jeu outré des comédiens masculins a parfois vieilli, mais la bonhomie de l'ensemble et le rythme sans faille permettent de passer un bon moment, d'autant que le charme désuet ajoute au plaisir.

On peut être déçu quand on a en tête les grandes réussites du cinéaste ; *Pauvres millionnaires* n'a ni la profondeur du *Fanfaron* ni la cruauté des *Monstres*, mais cette fable sur l'amour triomphant exclut la méchanceté en jouant la carte de la sympathie. Les personnages sont immatures, irascibles,



parfois stupides, mais Risi leur réserve des scènes tendres qui les sauvent. Au passage, il dresse un tableau sociologique de la fin des années 50, entre recherche de logement et problème de travail, attachement aux parents et désir d'indépendance. Se moquant gentiment de leurs naïvetés (la femme veut des lits jumeaux comme en Amérique, c'est à dire en fait comme dans les films hollywoodiens pudibonds), il parvient à les faire exister sans effort, un peu à la manière des comédies du remariage américaines. C'est donc un film léger, charmant et sans prétention excessive.

*François Bonini*